

Marxisme et Libéralisme⁽¹⁾

L'éminent directeur de l'Institut de Sociologie était particulièrement qualifié pour apprécier un livre qui pose de nouveau la question de la valeur du Marxisme.

Il y a quelque témérité de ma part à vouloir enfermer dans le cadre limité d'une conférence le sujet que j'ai annoncé. L'étude du marxisme, en effet, est devenue aujourd'hui une véritable science. La littérature en comporte des centaines de volumes et d'articles. En outre, les œuvres de Marx sont l'objet de nombreux travaux d'exégèse, d'interprétations divergentes ; de sorte que c'est une tâche ingrate de tenter de faire la critique d'un système que l'on vous accusera toujours de n'avoir pas compris.

En outre, d'après les plus autorisés des marxistes, Karl Marx avait donné l'exemple de la « revision » continue de son œuvre. Celle-ci est donc toujours soumise à variation, ce qui la rend moins saisissable encore.

Vous comprendrez donc que je ne me présente pas devant vous comme un docteur en marxisme.

Mais j'ai pensé que nous ne pouvions pas nous désintéresser complètement des débats récents que soulève ce qu'on a appelé chez les socialistes mêmes, la crise du marxisme. Il ne peut pas être indifférent de voir M. Vandervelde intituler des articles : « Le marxisme a-t-il fait faillite ? » (2) pas plus que de voir un socialiste écrire : « Le marxisme d'aujourd'hui donne l'impression

(1) Article rédigé pour le *Flambeau*, à la suite d'une conférence faite à la Société libérale d'Etudes et de Conférences le 23 octobre 1928, sous la présidence de M. Léon Leclère.

(2) *Nouvelle Revue Socialiste*, 1927, n° 18-19.

d'un manque de vigueur et de fraîcheur intellectuelles, indices moins d'une crise de croissance que de débilité sénile. On sent aisément un certain manque de conséquence et un certain affaiblissement de l'assurance en soi dès que les gardiens d'une doctrine se montrent plus préoccupés de prouver qu'elle est encore en vie que de lui conquérir le monde » (1).

Je désire surtout vous faire connaître le récent livre de ce marxiste désabusé, à qui M. Vandervelde a fait l'honneur de consacrer une grande partie d'un mémoire de l'Académie (2). J'estime en effet, comme M. Vandervelde, que c'est l'ouvrage le plus important sur le socialisme paru depuis la guerre, et je dirai plus : ce n'est pas seulement une œuvre capitale pour la critique du marxisme, c'est une œuvre dont l'étude s'impose désormais à quiconque s'occupe de psychologie sociale ou de sociologie (3).

Toutefois, si vous me voyez m'engager ainsi dans un

(1) HENRI DE MAN. *Au-delà du Marxisme*, p. 30.

(2) EMILE VANDERVELDE. *La psychologie du socialisme. A propos de trois livres récents : Karl Kaustky, N. Boukharine, Henri De Man.* Académie Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Mémoires. Collection in-8°, t. XXIII, fasc. 3.

(3) La revue « *L'année politique française et étrangère* » donne, dans son numéro de juillet 1928, un chapitre d'un livre que va publier M. ANDRÉ PHILIP, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Lyon, et qui sera consacré entièrement à *Henri De Man et la crise doctrinale du socialisme*.

On consultera utilement : VANDERVELDE. *Le Socialisme en Europe depuis dix ans.* (Académie Royale. Bulletin de la Classe des Lettres, 1925, n° 6.) — VANDERVELDE. *Au-delà du Marxisme* (*Avenir Social*, mars 1928). — H. SÉE. *Un nouveau critique du marxisme.* Revue de Synthèse Historique, 1927, n° 4. — E. EGNER. *Zur Psychologie des Sozialismus.* (Zeitschrift für die gesamte Staatswissenschaft, 1927, n° 3.) — M. Buset. *La crise du socialisme* (*Avenir Social*, mars 1927). — H. DE MAN. *Socialisme et marxisme.* (*Avenir Social*, 1928), *Réponse à Emile Vandervelde.* (*Ibidem*, mai 1928), *Les motifs du Socialisme* (*Ibidem*, juillet 1928). — PIROU, c. r. Revue d'Economie politique, mai-juin 1928. — KELLER, c. r. Zeitschrift für angewandte Psychologie Heft, 4 mai 1927.

débat qui soulève des passions, je tiens à déclarer que je ne veux pas faire œuvre de polémiste. Je ne suis qu'un libéral de bonne foi, un homme de science qui ne s'intéresse qu'au problème scientifique et cherche avant tout et uniquement la vérité.

Dans l'histoire des idées, le marxisme offre l'exemple, qui n'est pas isolé, d'une doctrine politique ayant obtenu une diffusion énorme bien qu'elle soit fondée sur une base scientifique extrêmement difficile à comprendre, et, en définitive, parfaitement fausse. Peut-être, ce qui a sauvé le marxisme du discrédit absolu est précisément l'obscurité de sa théorie scientifique. Ainsi, il gagnait en intérêt mystique et prenait davantage le caractère d'une religion.

C'est un fait que le livre de Karl Marx, le *Capital*, est d'une compréhension difficile, en allemand pour les Allemands, aussi bien que dans les traductions. A toute époque, rares ont été les lecteurs qui se sont donné la peine de l'étudier d'un bout à l'autre. Plus rares encore, ceux qui ont pu dire l'avoir compris. A coup sûr, il n'était pas destiné à l'ouvrier, même cultivé. C'est un livre de savant, d'un savant bourgeois, employant le langage technique de la philosophie, tout imprégné d'idées abstraites, inaccessibles à ceux qui n'ont pas été initiés aux sciences de l'esprit.

Sans doute, le mouvement révolutionnaire marxiste avait été déclenché avant la publication du premier volume du *Capital*, en 1867. Il l'avait été notamment par le *Manifeste communiste* de Marx et d'Engels, qui date de 1847, pamphlet relativement très clair et à la portée de tous. Mais ce pamphlet n'aurait jamais suffi à donner la substance, l'aliment spirituel nécessaire à un puissant mouvement d'idées, si l'œuvre scientifique de Marx n'avait pas vu le jour.

C'est donc dans cette œuvre qu'il faut chercher les principes de la doctrine.

M. De Man reconnaît que « Marx était un tempérament livresque, un rat de bibliothèque étranger aux choses de la vie pratique et surtout de la vie ouvrière. Ainsi que G. B. Shaw le remarque plus exactement qu'aimablement à propos du *Capital* « tout ce qu'il dit des ouvriers et des capitalistes montre que Marx n'a jamais respiré l'air de l'industrie et a déterré sa documentation de livres bleus et de la bibliothèque du British Museum ; il n'est point de fait qu'il n'ait emprunté à un livre, point de discussion qui n'ait été suggérée par un pamphlet d'un autre auteur » (1).

Dans un roman récent, le célèbre écrivain anglais, H. C. Wells, qui est et se dit socialiste, trace d'une façon moins aimable encore, ce qu'il appelle la psychanalyse de Marx. « Il semble, dit-il, avoir mené la vie irréprochable d'un théoricien irrité, très semblable à celle de Lénine avant son retour en Russie en 1917, loin des mines, des usines, des ateliers de chemin de fer, et de l'industrie en général. Ce n'était pas une vie très active ni une vie très laborieuse que la sienne ; un certain va et vient provenant des organisations et des mouvements à l'étranger, en France et en Allemagne, doit en avoir été l'élément le plus stimulant (exciting). Il allait lire et travailler avec une certaine régularité dans la salle de lecture du British Museum, un endroit qui m'a toujours fait penser à l'intérieur d'un gazomètre, et il tenait des réunions le dimanche dans sa maison de Hampstead et appartenait à un club du quartier de Soho. Il n'avait qu'un faible pouvoir de gagner — chose qui n'est pas rare chez les experts économistes et financiers — et il semble avoir vécu petitement en partie par des besognes de journaliste mal payé, et en partie par les subventions de son disciple Engels, marchand de calicot de Manchester... Il souffrait du foie, et je soupçonne qu'il ne se donnait pas assez

(1) *Op. cit.*, p. 346.

d'exercice et qu'il fumait peut-être trop. C'était souvent le cas chez ces victoriens aux lourdes barbes qui nous venaient de l'étranger. Il cultiva une immense barbe de rabbin à cette époque de la mode des barbes magnifiques. Cela devait l'empêcher de se livrer à tout exercice autant qu'un goître » (1).

Cette esquisse irrévérencieuse, dans laquelle l'auteur fait, sans s'en douter peut-être, sa propre « psychanalyse », rend plus intéressante à certains égards, la diffusion du marxisme dans les classes ouvrières. Marx, en effet, ne paraît pas avoir eu les dons personnels d'un Lassalle, d'un Jaurès — pour ne parler que des morts, — géants de la tribune qui entraînaient les masses. C'est donc par la force de persuasion de ses écrits qu'il devait exercer sa prestigieuse influence. Et pourtant, quand on les examine de près, on ne trouve rien qui explique le formidable mouvement social qu'est la religion marxiste.

Je me permets d'insister sur cette antinomie parce que nous aurons tout à l'heure l'occasion de voir, chez M. De Man, un ancien marxiste accuser la doctrine de méconnaître les *mobiles* qui agissent sur les foules. Je trouve pour ma part que Marx n'avait pas pris une si mauvaise voie pour répandre sa doctrine, puisque pendant tant d'années et encore aujourd'hui dans tant de milieux, elle est considérée comme une doctrine sacrée.

Il est vrai que l'on peut mettre l'obscurité de la doctrine à l'actif de sa diffusion. C'est bien ce que pense M. De Man : « La signification du *Capital* de Marx comme bible du socialisme, dit-il, dépend moins du contenu du livre que de la forme qui l'a rendu spécialement apte à agir comme révélation d'en haut. Je ne trahis aucun secret en disant que, dans tous les pays, le nombre de socialistes qui se réclament de son texte est plusieurs fois

(1) H. G. WELLS. *The World of William Clissold*, édit. Tauchnitz, t. I, p. 143.

multiple de celui des socialistes qui l'ont lu. Cela n'a rien d'étonnant. Au risque de me faire excommunier, j'ose aventurer l'opinion que le *Capital* est loin d'être l'œuvre la plus importante et la mieux écrite de Marx. Mais elle est très longue et très difficile à comprendre. Elle est surchargée de considérations extrêmement abstraites et de formules algébriques d'une utilité douteuse ; le lecteur qui arrive à la fin de ce livre se trouve placé devant des conclusions qui font apparaître comme superflus les trois quarts des arguments qui ont précédé. Je suis tout prêt à reconnaître que cette opinion personnelle est une question de goût qui se peut discuter. Mais ce qui ne peut être mis en doute, c'est que le *Capital* doit une grande partie de son prestige magique précisément aux circonstances qui découragent tant de ses lecteurs dès le début : sa longueur indigeste, son style hermétique, son érudition ostentatoire, sa mystique algébrique. La masse — et pas seulement celle des primaires — traite encore toujours les savants dont elle vénère le nom à peu près comme le nègre africain traite le sorcier de son village. Plus la science se présente sous des dehors mystérieux et pompeux, plus elle impressionne le profane » (1).

Comme cette œuvre se présente tout de même comme une œuvre scientifique, elle tombe sous le coup de la critique scientifique. Or, dans la polémique que suscite la crise actuelle du marxisme, on oublie complètement l'élément fondamental, la théorie économique de la doctrine politique de Marx. Cet élément fondamental est la *théorie de la valeur*. Nous allons voir la controverse s'établir sur nombre de points relatifs à la conception sociologique de Marx ou sur sa tactique pour réaliser sa politique. Mais n'avons-nous pas le droit de constater que personne aujourd'hui, personne qui ait un nom dans

(1) *Op. cit.*, p. 144.

la science ne prend la défense de la *théorie de la valeur* fondée sur le travail.

Depuis longtemps, la critique en a été faite de telle façon que la théorie ne s'en est pas relevée. Tout le début du premier livre du *Capital* présente un exposé à la mode de la dialectique hégélienne, totalement insoutenable aujourd'hui. Quand Marx réduit, pour les besoins de sa cause, son champ d'explication aux « marchandises », on voit déjà qu'il se rend la tâche facile, excluant tout ce qui, dans les objets d'échange, n'est que don de la nature. Quand il trouve que, pour pouvoir être échangées, les marchandises doivent avoir une qualité commune, et qu'il soutient qu'elles n'en ont qu'une seule, celle d'être des produits du travail, il n'aperçoit pas qu'elles peuvent en avoir d'autres, notamment celle d'être en quantité limitée. Quand il réduit son travail qualifié à un multiple du travail simple, il ferme les yeux à la réalité, car le travail d'un directeur, d'un technicien, d'un ouvrier habile en son métier, n'est pas dix fois, cent fois le travail d'un manœuvre. Quand il nous propose comme fondement de la valeur, non le travail que l'objet a réellement coûté, mais le *travail moyen socialement nécessaire* pour le produire dans le lieu et le temps donnés, il se place en dehors de l'expérience vérifiable, et ne nous présente plus qu'une simple hypothèse indémontrable. Quand il nous déclare que le travail est la substance et la mesure inhérente des valeurs, mais qu'il n'a lui-même aucune valeur, il ruine radicalement sa théorie, puisqu'il exclut des valeurs d'échange le travail même qui est pourtant vendu et acheté en quantités énormes. Quand enfin il ne donne comme *mesure du travail* que le temps pendant lequel le travailleur est occupé, il méconnaît que la mesure d'une force doit tenir compte de son intensité autant que de sa durée.

Si je me suis attardé à rappeler ces arguments, qui sont les principaux d'une réfutation aujourd'hui consacrée

c'est parce qu'ils sont complètement oubliés par les protagonistes du marxisme. Or, cette théorie indéfendable, elle est l'indispensable soutien d'une série d'autres assertions de Marx. Celle, par exemple, que le profit du capitaliste provient d'une *plus-value* donnée à la matière par le *travail non payé* à l'ouvrier. Notion qui paraît encore courante chez tous les marxistes, et qui ne peut pourtant se justifier que par la théorie de la valeur.

Il en est de même de la question de la concentration industrielle. On sait que Karl Marx pensait que la concentration industrielle qui débutait de son temps ne ferait que s'accroître, les grandes entreprises absorbant de plus en plus les petites, de façon que le capital s'accumulerait dans un petit nombre de mains. C'était une vue de l'évolution industrielle et c'était en même temps une prédiction. L'expérience a montré que l'évolution est plus compliquée, et la prédiction est loin d'être réalisée comme Marx l'avait conçue.

Depuis longtemps, en effet, les économistes sont d'accord sur ce point. Le dernier qui ait soumis à une enquête approfondie le développement de l'industrie, M. Werner Sombart, constate encore une fois que l'agriculture ne suit nullement la même évolution, et que ce n'est que dans des cas très rares que les événements ont pris la figure dessinée par Marx (1).

(1) Voici le résumé formulé par M. Sombart à la fin de son enquête :

1. — Sauf dans la plus grande des industries, l'agriculture, nous avons trouvé dans tous les domaines de la vie économique surcapitalisée une tendance plus ou moins forte à l'agrandissement des entreprises. Cet agrandissement a déjà atteint son point culminant dans quelques cas (industrie textile), à la fin de la période surcapitaliste, mais dans la plupart des cas pas encore. Dépassant l'agrandissement de l'entreprise dans le sens étroit, est intervenu un mouvement en faveur de la formation d'entreprises économiques d'un ordre supérieur sous forme de « konzern ».

2. — Dans un grand nombre de cas — mais non dans tous — nous avons vu la tendance à l'agrandissement liée à une modification en faveur de la grande entreprise, de la participation des entreprises

Mais toutes les questions spécifiquement économiques du marxisme n'intéressent plus aujourd'hui ses épigones ni ses adversaires. On n'a plus d'yeux que pour sa philosophie, sa sociologie, sa théorie politique (1). C'est naturellement sur ce terrain que se place le vigoureux adversaire que j'ai déjà cité : M. Henri De Man.

Laissez-moi tout d'abord vous dire comment M. Vandervelde nous le présente : « Ce qui donne du piquant, du sensationnel à cette nouvelle offensive contre le marxisme, c'est que De Man, en sa première jeunesse, fut un des très rares socialistes belges dont l'admiration pour Marx prenait la forme d'une rigidité doctrinale inflexible. Son livre, comme il l'écrit lui-même, est « un fragment d'autobiographie spirituelle ». « Avant la guerre déjà, De Man — qui ne doit pas avoir dépassé de

isolées à l'ensemble de la production, c'est-à-dire que nous avons pu observer une concentration dans le sens *large*.

3 — Dans quelques cas exceptionnels très rares, l'on en était arrivé à une concentration dans le sens *plus étroit*, c'est-à-dire que le progrès de la grande entreprise avait amené un refoulement ou même une élimination des petites entreprises et des entreprises moyennes. En règle générale, celles-ci se maintiennent dans leur cadre primitif, la grande entreprise ne s'empare donc pas de domaines déjà exploités, elle n'occupe que des régions vierges.

Les cas où il s'agit véritablement d'une absorption des petites (et moyennes) entreprises sont, dans le développement que nous exposons, la métallurgie lourde et certaines branches de l'industrie textile. L'on pourrait ajouter encore un cas qui est peut-être le seul dans tout le domaine de la vie économique où la réalité soit recouverte *complètement* par le schéma rationnel de la théorie marxiste de la concentration : c'est celui des banques d'émission dans les pays où l'émission des billets se trouve aujourd'hui réservée à une banque d'émission centrale. Mais cet exemple n'est pas typique car la législation est intervenue ici d'une façon déterminante. *Das Wirtschaftsleben im Zeitalter des Hochkapitalismus*, t. II, p. 882.

(1) Le dernier et le plus autorisé commentateur orthodoxe de Marx, Karl Kautsky, vient de consacrer deux gros volumes à la conception matérialiste de l'histoire de Marx, et on le voit remonter aux problèmes les plus élevés de la philosophie : « l'esprit et le monde », la « nature humaine » faire un « essai d'histoire de l'évolution de l'humanité », chercher le « sens de l'histoire ». V. KARL KAUTSKY. *Die materialistische Geschichtsauffassung*, Berlin, Dietz, 1927. 2 Bde. 891 et 895 pp.

beaucoup la quarantaine — inclinait, nous apprend-il, vers une interprétation plus large du marxisme. Mais il a fait la guerre. Il était à l'Yser, dans l'armée belge, comme officier de complément. Et c'est la guerre, nous dit-il, qui a provoqué chez lui une crise de conscience. Il fut aussi, en 1917, mon compagnon de voyage en Russie, où les premières manifestations d'un bolchévisme qui prétendait être un retour à Marx provoquèrent chez lui une réaction hostile. Directeur, à la paix, de notre école ouvrière supérieure, à Bruxelles, il a enseigné depuis dans une institution du même genre, à Francfort. Parlant et écrivant avec la même facilité le français, le néerlandais, l'anglais et l'allemand, il a voyagé depuis dix ans dans les principaux pays du monde, de New-York ou Québec à Moscou. Il a gagné sa vie comme ouvrier de fabrique. Il fut, d'autre part, à l'Université de Gand, un des plus brillants élèves d'Henri Pirenne. Bref, il a accumulé une somme d'expériences peu ordinaires, et c'est à la suite de ces expériences qu'après avoir été, à notre extrême gauche, un marxiste de stricte observance, il en est arrivé, après tant d'autres, à dire — ce fut le dernier mot d'une conférence qu'il fit récemment à Paris — « Le Marxisme est mort ! Vive le Socialisme ! » (1)

Le livre considérable — de 430 pages — que l'auteur a intitulé « Au delà du marxisme » a d'abord paru en allemand, sous le titre : « Zur Psychologie des Sozialismus » (2). Et c'est en effet, avant tout, une étude de psychologie sociale, une étude scientifique à coup sûr, qui ne s'adresse pas aux seuls savants, — l'auteur la voudrait lue par de jeunes ouvriers et de jeunes intellec-

(1) *Op. cit.*, p. 32.

(2) Bien que l'auteur ait revu la traduction et soit, naturellement, très maître de la langue française, il reste dans le texte français des tournures, une certaine lourdeur, qui en rendent parfois la lecture difficile. Dans son ensemble pourtant, l'ouvrage est plein d'attrait, par les aperçus piquants, les vues originales et les formules saisissantes qu'il contient.

tuels — mais qui, par son langage et par ses idées, suppose des connaissances approfondies de psychologie.

C'est au nom des philosophes et des psychologues *modernes* que M. De Man entreprend la critique du marxisme, et en vue, d'ailleurs, d'une action politique. Œuvre de science donc, mais de propagandiste aussi.

Il se refuse à faire une nouvelle « révision », une « adaptation », une « réinterprétation » du Marxisme. Il exige qu'on aille au-delà. Tout en gardant pour Karl Marx un grand respect, et comme la reconnaissante vénération d'un élève pour un maître dépassé, il pose le problème sur un plan différent, d'après un point de vue général ou, si l'on veut, une conception de la vie totalement différente.

Aussi, comme je l'ai dit, il ne s'attarde plus à faire la critique de la théorie de la valeur, ni de ses conséquences ; nous ne trouverons chez lui rien qui ressemble aux controverses des exégètes du *Capital*.

Mais, partant de la crise intellectuelle du socialisme, qui se manifeste pour lui « par un désaccord croissant entre la théorie marxiste et la pratique des partis ouvriers qui se réclamaient de cette théorie » il découvre que les « points vulnérables » du marxisme ne dépendent pas de l'exactitude de ses conclusions économiques et sociales, mais « de la façon dont il entend transformer sa méthode de connaissance en une méthode d'action ». Or, cette méthode se rattache directement aux conceptions philosophiques de l'époque où le marxisme fut conçu, conceptions qui sont aujourd'hui controuvées et dont tout effort scientifique tend à se libérer.

L'auteur énumère ainsi ces conceptions aujourd'hui désuètes : ce sont le déterminisme, le mécanisme, l'historisme, le rationalisme, l'hédonisme économique.

Le marxisme est déterministe, puisqu'il déduit l'objectif du socialisme de lois d'évolution sociale auxquelles il accorde le caractère de lois inéluctables. Il est mécaniste parce qu'il procède d'une notion mécaniste de la

causalité, en pensant qu'à l'exemple de certains effets mécaniques, ces lois aboutissent à considérer les événements comme soumis à une force qui change de direction sans changer de nature. Il est historiciste parce qu'il fonde ses lois d'évolution sociale sur l'histoire du passé en considérant les objectifs de la volonté humaine comme le résultat de certains états du milieu. Il est rationaliste, parce qu'il pense que les actes de la volonté humaine qui doivent aider l'évolution sociale à se réaliser doivent découler de la connaissance des lois d'évolution formulées par Marx, tout particulièrement de la connaissance des intérêts économiques des ouvriers. « Partant de là, les « conditions » qui déterminent en dernière analyse les actions humaines sont donc des « conditions de production » dont l'évolution est à son tour déterminée par les progrès de la technique de production. En cette croyance aux causes économiques du devenir social, se manifeste l'hédonisme économique du marxisme » (1).

C'est en se rattachant à toutes ces conceptions philosophiques, aujourd'hui abandonnées, que le marxisme a érigé une théorie des mobiles de l'action ouvrière originale, mais aussi radicalement fautive. Le marxisme fait de la lutte de classe, dérivant de la connaissance par la classe ouvrière de ses intérêts, la condition du socialisme. Mais c'est précisément « cette identité de la lutte de classe et du socialisme, ce caractère inéluctable du passage de la lutte d'intérêts à la libération de l'humanité, qui se trouve mis en question par l'expérience du mouvement ouvrier depuis Marx » (2). S'il est vrai que l'antagonisme des classes devient plus aigu, il y a beaucoup de phénomènes qui font douter « du caractère inéluctable du passage à un nouvel ordre social comme simple résultat de la lutte d'intérêts prolétarienne » (3).

(1) *Op. cit.*, pp. 23-24.

(2) *Op. cit.*, p. 24.

(3) *Op. cit.*, p. 24.

Et l'auteur cite, retenons-le, ces phénomènes qui paraissent mener ailleurs qu'à la catastrophe révolutionnaire prédite par Marx ; « l'absorption graduelle de la classe ouvrière par le milieu culturel bourgeois, le refoulement continu du mobile révolutionnaire par le mobile réformiste, le resserrement progressif des liens qui unissent la classe ouvrière aux institutions politiques et économiques de la communauté, la différenciation nationale croissante du mouvement socialiste, la formation d'une bureaucratie dirigeante dans les organisations ouvrières, etc. » (1).

C'est ainsi que pour atteindre ce qu'il appelle le socialisme, ou la libération de l'humanité, et un ordre social désiré et considéré comme juste (2), M. De Man place au premier plan l'étude des *mobiles* de l'action sociale, qu'il reproche au marxisme d'avoir négligée, et c'est ainsi que l'auteur est amené à élucider des problèmes de psychologie.

Il le fait, non seulement avec l'appareil scientifique nécessaire, mais avec une expérience vécue de la mentalité ouvrière qui fait contraste avec les abstractions de Marx. Il a notamment, à plus d'un endroit, des pages où l'on sent que les descriptions qu'il fait des masses ouvrières, ou de types d'ouvriers sont le résultat de visions directes et profondes de la réalité.

Sa psychologie n'est pas la psychologie traditionnelle, mais celle qui dérive des travaux de Freud, des suggestions de Keyserling, des insinuations de Bergson, des élans de William James.

M. Vandervelde, dans la critique qu'il a faite du livre de M. De Man, a bien aperçu toutes ces influences. Il reproche à notre auteur d'opposer au marxisme, non pas une autre doctrine économique et sociale, mais une

(1) *Op. cit.*, pp. 24-25.

(2) *Op. cit.*, p. 147.

autre conception de la vie (2), de dresser contre le marxisme « une métaphysique pour ne pas dire une foi religieuse ». Mais il faut bien dire que M. De Man en avait le droit, puisque le marxisme découle aussi d'une conception de la vie et même d'une métaphysique. Il est vrai que ses partisans ne le savent pas toujours, et semblent croire qu'il s'agit seulement de porter l'accent sur l'économique.

Ce sera le mérite principal de M. De Man d'avoir ouvert les yeux de tous sur la substructure philosophique de tout ce système social.

Maintenant, comment M. De Man emploie-t-il les ressources de la nouvelle psychologie pour critiquer le marxisme ?

Il fait tout d'abord appel à Freud pour analyser l'état affectif qui prédispose la classe ouvrière à croire au socialisme. Il en dresse un schéma en quatre colonnes, où l'on voit la première disposition psychique, le sentiment de l'égalité originelle des droits, provenir du Christianisme, du Féodalisme et de la Démocratie, puis se rattacher à cinq formes d'instinct, ayant chacune pour conséquence un « complexe » affectif résultant de la réaction de chacune de ces formes d'instinct sur le milieu social, et aboutissant à cinq « concepts compensatoires » correspondant à ces cinq « complexes ». Sous cette phraséologie d'école, il y a des remarques d'une justesse incontestable, et il y a un déplacement complet du point de vue dont on doit envisager le marxisme.

M. De Man en arrive notamment à formuler ce que M. Vandervelde a considéré comme une énormité : « En dernière analyse, dit-il, l'infériorité sociale des classes laborieuses ne repose ni sur une injustice politique, ni sur un préjudice économique, mais sur un état psychique. La caractéristique essentielle de cette infériorité

(2) VANDERVELDE, *op. cit.*, p. 35.

est leur propre croyance à cette infériorité. La classe ouvrière est infériorisée parce qu'elle se *sente* infériorisée. Le contraire est apparence » (1).

M. Vandervelde trouve qu'il est heureux que le livre de M. De Man soit d'un hermétisme inaccessible à des prolétaires, car ceux-ci pourraient se demander de qui l'on se moque, et il ne voit dans ce passage qu'une boutade paradoxale destinée à donner au lecteur une « secousse psychologique ». Pour ma part, je ne vois là rien de paradoxal ni de faux. Que des injustices réelles et des préjudices soient à la base du sentiment subjectif de la classe ouvrière, c'est ce que M. De Man reconnaît lui-même. Mais l'essentiel est le mouvement de l'âme, la sensation même, génératrice de volitions.

(A suivre.)

Ernest MAHAIM.

(1) DE MAN, *op. cit.*, p. 89.

Marxisme et Libéralisme ⁽¹⁾

Il en est de même quand l'auteur expose les *conditions* de ce sentiment d'infériorité de la classe ouvrière : il faut que celle-ci se considère comme appartenant à une classe sociale d'une façon permanente, qu'elle croie que la situation des classes non-ouvrières est plus enviable, et enfin qu'elle croie que cette hiérarchie des classes n'est pas immuable. Tout est là affaire de psychologie ; ôtez l'un de ces éléments et le sentiment d'infériorité cesse d'exister. Entre autres « la raison pour laquelle le marxisme ne donne qu'une caricature de la mentalité ouvrière réclie tient à ce qu'il méconnaît le fait psychique fondamental, qui explique tout le reste : c'est-à-dire que l'ouvrier moyen considère les classes possédantes comme des exemples d'un genre de vie supérieur » (2).

Aussi, l'une des préoccupations de l'auteur sera de réagir contre l'embourgeoisement des ouvriers, contre surtout leur tendance à emprunter aux bourgeois les choses de mauvais goût, la « vulgarité riche » signalée par B. Shaw comme désirée par les pauvres, beaucoup plus que la vie simple et la vie esthétique (3).

Après l'analyse des sentiments d'infériorité de la classe ouvrière, M. De Man montre comment le marxisme a mal compris et expliqué la solidarité de la classe ouvrière. En la basant sur la simple communauté d'intérêts à l'égard du patronat, il en a méconnu les mobiles moraux. Interprétation mécaniste et rationaliste de ce qui devrait au contraire faire naître une éthique sociale.

(1) Voir *Flambeau* du 1^{er} janvier 1929.

(2) *Op. cit.*, p. 91.

(3) *Op. cit.*, p. 222.

nouvelle. Celle-ci ne pourrait se faire « qu'après qu'un pouvoir de classe nouveau aura créé une forme économique nouvelle ». « S'il en était vraiment ainsi, ajoute l'auteur, le socialisme serait bien mal en point. Car alors, la classe ouvrière, forte de sa plus grande solidarité, pourrait bien s'emparer du pouvoir, mais elle ne s'en servirait vraisemblablement que pour dominer les autres groupes sociaux et pour mettre de nouveaux antagonismes sociaux à la place des anciens » (1). Il faut dire que l'expérience des marxistes russes confirme singulièrement cette appréhension. Et qui ne voit qu'il y a là une de ces contradictions internes du marxisme qui en ruine la force ?

C'est à ce propos que M. De Man cite notre grand ami Pirenne. Le passage vaut d'être reproduit. « L'insuffisance de l'interprétation mécaniste et rationaliste de la solidarité par le marxisme m'apparut pour la première fois il y a une quinzaine d'années, quand mon maître, Henri Pirenne, au cours d'une discussion sur le matérialisme historique me tint à peu près ce langage : « Je me suis trop servi moi-même de l'interprétation économique des faits sociaux pour ne pas savoir quel rôle important les intérêts économiques ont joué dans les mouvements de masses qui dominent l'histoire ; mais de ce que je me suis servi de cette méthode d'examen, il ne faut pas conclure que je suis marxiste. Je ne crois pas surtout que l'on puisse transformer un simple instrument de recherches pour la compréhension du passé en règle prophétique de l'avenir. Le pronostic social du marxisme ne me paraît pas scientifique. Pour me prouver le contraire, il faudrait me donner une réponse à la question suivante : si les mobiles sociaux de la classe ouvrière d'aujourd'hui découlent de leurs intérêts de classe, que deviendront ces mobiles dès que la classe arrivée au pouvoir aura,

(1) *Op. cit.*, p 112

ainsi que le prétend Marx, supprimé les distinctions de classe ? Dès lors, il n'y aura plus d'intérêts de classe pour la guider ; d'où viendront alors les mobiles nouveaux ? » (1)

A cette question, M. De Man avoue qu'il n'a pas trouvé de réponse immédiate et que ce fut le point de départ d'un examen de conscience aboutissant à une transformation profonde de ses vues. La réponse, il l'a trouvée aujourd'hui, et elle implique une condamnation tellement grave du marxisme, qu'elle doit être retenue. « L'intérêt de classe n'explique pas tout. Il ne crée pas de mobiles éthiques. Il se borne, au contraire, à donner une forme et une direction nouvelles à des mobiles existants inhérents à la nature de l'homme. Ces mobiles ne peuvent prolonger leur action au-delà de la durée d'une situation de classe que pour autant qu'ils concordent avec les commandements généraux de la conscience humaine. Une classe dont la solidarité ne serait fondée que sur ses intérêts, ne chercherait, arrivée au pouvoir, qu'à réaliser sous une autre forme les instincts égoïstes qui motivent cet intérêt et établirait ainsi une nouvelle domination sociale » (2).

Après cette déclaration, ne sommes-nous pas autorisés à considérer comme criminelle la doctrine qui ne craint pas de pousser à la lutte de classe, tout en se rendant compte que la solidarité ouvrière doit avoir pour résultat la domination des autres classes ?

La solidarité ouvrière, en s'inspirant de traditions communautaires et du sentiment moral se résout en une représentation juridique positive, qui crée un sentiment « eschatologique » — cela veut dire donne à l'ouvrier la nostalgie d'un état futur meilleur. « Qui souffre espère, et qui espère, croit. » C'est l'occasion pour M. De Man, de montrer les traits communs du socialisme avec les religions. Il y a là des pages savoureuses sur les pratiques

(1) *Op. cit.*, p. 113.

(2) *Op. cit.*, p. 114.

symboliques des divers milieux socialistes. Relevons cette observation en passant : « Il n'est peut-être pas exagéré de prétendre que le marxisme doit beaucoup à la barbe de Marx. Sa physionomie hirsute le rend particulièrement propre à représenter un personnage patriarcal et prophétique, armé de toute l'autorité d'un « père », même au sens le plus freudien. Le style de sa coiffure s'accorde d'ailleurs admirablement avec son style littéraire et son mode de vie. Tout trahit cette certitude autoritaire et de courroux agressif que le besoin de suggestion de chaque secte attend de son prophète » (1).

Tout cela pour aboutir à nous dire que « la raison a bien peu à voir dans tout cela » (2). « C'est pourquoi toute critique qui considère les valeurs rationnelles comme absolues fait ricochet sur le marxisme. Le *Capital* n'est pas de ces livres que l'on puisse réfuter » (3).

« La seule chose, dira encore M. De Man, qui d'une théorie agit sur les mouvements de masses, ce sont les représentations symboliques du contenu émotionnel qui déterminent le mouvement. Ceci est surtout vrai de tout ce qui concerne la croyance en un ordre social à venir. Tout socialiste éprouve le besoin incompressible de se faire une image de cet ordre idéal » (4).

C'est ce qui amène M. De Man à parler de l'utopie socialiste, la vision d'avenir qui est « en même temps le point d'arrivée du processus qui résout le complexe d'infériorité des masses et le point de départ de la création intellectuelle des théoriciens socialistes » (5).

(1) *Op. cit.*, p. 133. Nous ne nous attarderons pas à l'explication freudienne du culte de la *Mariame* républicaine chez les socialistes comparé au culte de la Vierge chez les catholiques. Il y a là des observations qui, pour ceux qui ne sont pas freudiens, sort du plus mauvais goût.

(2) *Op. cit.*, p. 145.

(3) *Op. cit.*, p. 145.

(4) *Ibid.*

(5) *Op. cit.*, p. 147

Il explique par une application de la notion du « refoulement » de Freud, que Marx n'a pas pu échapper, malgré ses efforts et malgré ses dires, à cette nécessité d'une vision de l'avenir conforme à son idéal, à ses désirs. Il montre comment, chez divers types différents de socialistes intellectuels naît, se développe, se transforme la conception utopique de la société future. En deux chapitres intitulés les intellectuels et l'Etat et le socialisme des intellectuels, il fait voir à quel point le marxisme a sous-évalué la fonction sociale des intellectuels et leur rôle dans la transformation de la société.

Autre problème où l'insuffisance du marxisme est patente : celui du mouvement ouvrier qui tend à l'embourgeoisement. Tandis que le *Manifeste communiste* enseignait que le prolétaire, sans propriété, dépourvu de tout caractère national, « considérait les lois, la morale, la religion comme autant de préjugés bourgeois, derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois », la condition de la classe ouvrière s'améliorait constamment au point de vue de la propriété et s'assimilait de plus en plus les « préjugés bourgeois ». Ce fait pose aux militants socialistes le problème de la « culture prolétarienne » qui n'est actuellement qu'une spéculation théorique sur l'avenir ou un concept propagandiste, mais qui n'est nullement une réalité (1). « Pendant que les théoriciens s'évertuent à définir la culture prolétarienne, la masse du prolétariat qui sent instinctivement l'unité de la suprématie culturelle et sociale, essaie tout simplement d'imiter la bourgeoisie, qui lui apparaît comme un modèle de culture et de manières » (2). Tout en stigmatisant les imitateurs du mauvais goût dans les habitudes, les mœurs, l'ameublement, l'auteur en reconnaît la réalité, et reconnaît qu'elles font du progrès, montre l'incompréhension du marxisme de la mentalité ouvrière et

(1) *Op. cit.*, p. 207.

(2) *Op. cit.*, p. 219.

l'impossibilité d'attendre du mouvement ouvrier actuel un renouvellement de la culture.

Plus grave encore est sa critique de la croyance marxiste en une révolution catastrophique qui serait le seuil de la construction sociale idéale. C'est une dangereuse superstition du marxisme de croire à l'évolution vers la non-violence par la violence. « La violence forme des êtres violents et ceux-ci ne conviennent pas pour établir un ordre d'où la violence serait bannie » (1). Combien de fois n'avons-nous pas pensé qu'il y avait, en effet, antimonie à prêcher la lutte des classes en vue d'arriver à la suppression de toute classe, ou de tout antagonisme de classe ?

Sur un autre point encore, le marxisme se voit contredit par le mouvement ouvrier contemporain : sur le nationalisme. Marx avait prêché que le prolétariat étant sans patrie : ses intérêts étant antagonistes à tout le capitalisme cosmopolite, il n'y avait nulle difficulté à l'union des prolétaires de tous pays. La réalité de la guerre et des attitudes nationales des ouvriers dans des circonstances décisives offre à M. De Man un exemple de plus pour indiquer à quel point le marxisme n'a pas compris la psychologie ouvrière.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage de M. De Man est la plus importante et, à certains égards la plus impressionnante. Jusque là, l'auteur s'est, en définitive, borné à la critique. Dans la première partie de son ouvrage, il a recherché les causes de la crise du marxisme ; dans la seconde, il a indiqué les buts du socialisme ; dans la troisième, il décrit le mouvement ouvrier qui se sépare de Marx : le socialisme dans le temps et dans l'espace. Dans la quatrième qui se termine par un credo, il esquisse sa doctrine.

Il se demande « à quelles conditions doit satisfaire une

(1) *Op. cit.*, p. 239.

doctrine du socialisme pour nous mettre tout à la fois en état de comprendre le mieux possible les phénomènes et de les influencer le plus efficacement possible ». Ici, ce n'est plus dans le détail que le marxisme est critiqué, mais c'est dans sa conception philosophique même, à laquelle l'auteur oppose la sienne.

C'est d'abord le rationalisme de Marx qui est attaqué. Le *xx^e* siècle ne croit plus que « la connaissance humaine puisse se résumer en la pensée logique » (1). « Nous cherchons une conception du monde qui, au lieu d'être basée sur l'expérience médiate de l'univers conceptuel, nous vienne de l'expérience immédiate de l'univers réel de la sensation et de la volonté » (2). Et voilà pourquoi chaque fois que le marxisme se repose sur la connaissance pour provoquer une action, il est dans l'erreur, comme il l'est quand il transporte dans les sciences historiques et psychiques les hypothèses mécaniques en honneur en son temps dans les sciences naturelles (3).

C'est ensuite l'hédonisme économique des marxistes qui est mis en question. En ramenant la causalité de tous les phénomènes sociaux à la substructure économique, en enseignant que ces causes économiques déterminent tous les mobiles de la volonté humaine, le marxisme a méconnu une fois encore la réalité sociale. « La notion de l'intérêt est déterminée par des états affectifs subjectifs » (4).

C'est enfin le déterminisme marxiste qui est réduit à néant, au nom de la nouvelle psychologie.

Il ne m'appartient pas d'exposer la doctrine propre de M. De Man. Il paraît vouloir surtout un retour à des principes moraux, par opposition à une doctrine basée sur des revendications d'intérêts matériels ou politiques.

(1) *Op. cit.*, p. 271.

(2) *Ibid.*

(3) *Op. cit.*, p. 287.

(4) *Op. cit.*, p. 315.

D'autre part, il annonce pour ainsi dire un retour à la propagande par l'exemple, la réforme de l'individu. Pour réaliser le socialisme, il faut d'abord vivre une vie socialiste, c'est-à-dire tournée vers l'idéal de justice sociale. Il préconise notamment aux jeunes gens, pour être pacifistes, de refuser de poser tout acte qui implique la guerre ou y conduise ; il demande à tous de réagir contre le social-patriotisme (1). Et l'on retrouve sous ses suggestions quelque chose de l'attitude de Keyserling vis-à-vis de la civilisation occidentale.

En résumé, le socialisme de M. De Man ne croit plus aux thèses fondamentales du marxisme : au matérialisme historique, à la fatalité des lois de l'évolution sociale conduisant à la révolution, à la paupérisation croissante du prolétariat, à l'efficacité de la lutte des classes.

Maintenant, le moment est venu de nous demander quelles conclusions le libéralisme doit tirer de cette étude.

Quand on va au fond des choses, on ne peut s'empêcher de voir dans cette réaction contre cette sombre doctrine marxiste, un sursaut de la liberté. Ce qui n'est pas conforme au marxisme, c'est le progrès continu et croissant, matériel, intellectuel et moral, de la classe ouvrière. Or, ce progrès, je me permets de l'appeler une conquête de la liberté.

Le mouvement ouvrier, dû à la législation sociale, à l'organisation ouvrière surtout, a pour conséquence de libérer l'ouvrier de sa situation d'infériorité sociale. Le « complexe d'infériorité », pour s'exprimer comme M. De Man, se perd de jour en jour, avec l'accentuation de l'égalité des conditions. Il y a, dans le mouvement ouvrier contemporain, des choses que Karl Marx n'avait pas prévues : c'est par exemple la puissance financière

(1) V. sa conférence aux étudiants socialistes à Bruxelles, 1927. Eglantine, 1927.

des coopératives ouvrières, des entreprises industrielles et des banques socialistes.

Pourquoi craint-on tant dans certains milieux l'embourgeoisement des ouvriers? Parce qu'il est théoriquement et politiquement contraire à la doctrine marxiste, et qu'il affaiblit l'acuité de la lutte des classes. Mais nous avons le droit d'y voir la réalisation de la liberté.

L'augmentation du bien-être, en effet, marque une augmentation du pouvoir social de l'individu, et cela veut dire lui donne plus de liberté. M. De Man écrit : « La meilleure réponse à faire aux défenseurs de la théorie de la paupérisation absolue, c'est de leur demander si le travailleur d'aujourd'hui supporterait plus de huit jours la vie que ses ancêtres étaient forcés de mener il y a un siècle. » (1). N'est-ce pas avouer que le régime capitaliste, sous le signe de la liberté, a été conforme au progrès social? Et quand on met ce résultat général en comparaison avec le régime de misère, de contrainte et de terreur de la Russie soviétique, qu'est-ce qu'on doit conclure, si ce n'est la primauté de la liberté?

Mais ne nous y trompons pas. La liberté qui règne de nos jours dans les sociétés capitalistes avancées n'est pas la liberté abstraite, inorganisée, qui était acclamée par le libéralisme classique.

Quand nous disons que la somme de libertés est augmentée, que le progrès social moderne est une conquête de la liberté, nous n'oublions pas que celle-ci est une liberté organisée, ordonnée, disciplinée par des contraintes consenties et voulues.

Il fut un temps où des libéraux, au nom de la liberté, s'opposaient à l'instruction obligatoire, à toute législation protectrice des ouvriers, à toute organisation syndicale. Sachons dire qu'ils étaient dans l'erreur. Le « laisser-faire » est aujourd'hui dans nos rangs encore plus généralement abandonné que le Marxisme chez les socialistes.

(1) *Op. cit.*, p. 55.

La liberté, pour ne pas conduire à l'anarchie, doit s'adapter à certaines relations sociales choisies judicieusement. C'est pourquoi, au fond, l'expérience sociale enseigne un certain relativisme, inconnu des premiers libéraux. Il n'y a pas de libertés inscrites dans les lois ou réalisées dans les mœurs qui ne soient pour certaines catégories d'hommes des contraintes, et le choix de ces contraintes est tout le problème du libéralisme.

Ce n'est pas un problème simple, ni un problème qui peut se résoudre pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les peuples.

Quel sera notre guide? Quelle règle suivrons-nous dans le choix à faire? Je l'ai dit tout à l'heure. Il faut s'ingénier à augmenter la somme de liberté *concrète*, celle qui permet au plus grand nombre d'hommes le développement de leurs facultés compatible avec le progrès de la société. C'est à cette liberté-là que pensait Ernest Solvay quand il disait : « Le vrai parti social doit être celui de la liberté pratique » (1) et quand il s'écriait : « Si un idéal est nécessaire, peut-on concevoir que le libéralisme n'en ait d'autre à poursuivre et à présenter aux masses travailleuses, à une époque d'activité matérielle et intellectuelle inouïe, entièrement insoupçonnée des édificateurs de cette doctrine, que l'idéal même de ceux-ci? » (2)

Mais je ne dirai pas comme lui que « l'ancien grand mot de liberté seul ne vibre plus comme autrefois », je crois au contraire au retour de l'idéal libéral, épuré, élargi, magnifié.

S'il est compris comme je le vois, c'est-à-dire comme l'expérience contemporaine nous le révèle, il est susceptible d'animer, pour une période indéfinie, les cœurs de tous ceux qui ont le souci du bonheur de l'humanité.

(1) *Questions d'Énergétique sociale*, p. 65.

(2) *Op. cit.*, p. 83.

En tout cas, il présente avec le marxisme un antagonisme flagrant.

Le marxisme voit dans la lutte des classes, le levier du mouvement rédempteur de la classe ouvrière, et par conséquent l'approuve ou tout au moins le ménage. Le libéralisme ne nie pas la lutte des classes, mais il la réproouve et fait tout pour l'atténuer. Il y aura toujours des classes, mais si l'on peut éteindre leur antagonisme, ce n'est pas en attisant la haine, les oppositions, les conflits.

Le marxisme croit à l'inéluctable arrivée d'une révolution sociale. Le libéralisme ne croit pas aux lois inéluctables de l'évolution de la société. Il sait faire place aux contingences et aux réformes partielles. Il appréhende la violence comme incapable de fonder un régime stable et progressif.

Par son matérialisme et sa propagande tournée tout entière vers les intérêts matériels, le marxisme rabaisse l'humanité. Le libéralisme lui fait lever la tête, et sans la détacher des biens de ce monde, lui offre, comme un but, le développement indéfini des facultés qui la font maîtresse de la Nature.

C'est au nom de la justice sociale que le marxisme a été édifié ; le libéralisme a bien plus de droits que lui à parler au nom de la justice sociale, puisqu'il ne sert aucune classe particulière, pas plus la bourgeoisie que la classe ouvrière, puisqu'il ne poursuit que l'harmonie des libertés individuelles, et qu'il tend à réaliser cet équilibre des volontés qui doit être l'état suprême d'une société de justice et de progrès.

ERNEST MAHAIM.